

Chantal Pontbriand

(Texte tiré de *Dora Garcia : The Joycean Society*, Fondation Prince Pierre de Monaco /Silvana Editore, 2013, p. 52-62.)

DORA GARCIA

UNE ARÈNE POUR LA LIBÉRATION DU POLITIQUE

La première scène du film *The Inadequate* de Dora Garcia nous montre une jeune femme étendue et endormie sur le pavé de la Piazza dell'Unita à Trieste. La placidité qui se dégage de cette scène contraste avec la rumeur urbaine que l'on entend en arrière-fond. La caméra gravite vers une scène de rue vue de face, une longue ligne qui traverse le plan verticalement, puis vers une autre, en légère contre-plongée, où cette fois, contre un fond de gratte-ciel, on voit quelques têtes de passants ou des voitures de profil en mouvement.

Le contraste entre ce corps qui se trouve dans un état de stase et les scènes de rues captées dans une des mégalo-poles les plus importantes du monde, Sao Paulo, nous amène d'emblée sur un territoire qui est bien celui de Dora Garcia. Cette dernière explore les différences, sinon les disjonctions, qui caractérisent la contemporanéité. Elle explore des situations de marginalité, comme celle qui est évoquée par cette jeune femme qui dort dans la rue, pour explorer des manifestations qui permettent de mieux comprendre les ressorts des individus et des communautés face au monde et à ses incohérences. Ainsi a-t-elle entamé avec *The Deviant Majority, From Bataglia to Brazil*, réalisé en 2010, une série de trois films qui comprend *The Inadequate* (2011), et qui se conclue avec *The Joycean Society* (2013). Ces films s'insèrent dans le corpus d'une pratique qui ne cesse d'investiguer la marginalité, et au-delà de cela, le sens du politique. Des installations comme *The Inadequate* au Pavillon de l'Espagne à la 54^e Biennale de Venise en 2011, et des performances tel que celle réalisée en 2012 à la Documenta XIII, *KLAU MICH: Radicalism in Society Meets Experiment on TV*, approfondissent ces questions également. Ces réalisations imposantes sont complexes et ont à leur actif de multiples références issues de la culture contemporaine, qu'elles soient littéraires ou médiatiques. Des performances plus discrètes mettent en situation le spectateur et un ou des, performeurs, notons par exemple : *The Beggar's Opera, The Artist Without Works, Real Artists Don't Have Teeth, Offending the Audience*¹. Ces performances interpellent le spectateur et fonctionnent à travers des dispositifs assez simples qui peuvent réussir à créer du doute ou un malaise chez le spectateur. *Les Roméos*, pour ne citer qu'un exemple, consistent à lâcher de jeunes hommes dans une situation de foire en leur donnant comme seule consigne d'interpeller des passants tout naturellement dans le but d'initier une relation. Les Roméos, nom que l'on donnait à certains espions lors de la dernière guerre mondiale, qui jouaient le rôle d'agents doubles, ne doivent pas laisser transparaître leur véritable identité. Qu'est-ce par ailleurs qu'une véritable identité ? Le travail de Dora Garcia, pose et repose la question, tout autant qu'elle questionne l'endroit même où se situent le pouvoir et ses leviers. Les relations de pouvoir sont explorées en utilisant des protocoles comme dans *The Sphinx*, où un spectateur répondant à une série de questions assez intimes peut ou non continuer à « jouer » seulement s'il donne la « bonne » réponse. Fin de la performance sinon.

Les ressorts de l'intersubjectivité participent de cette pratique qui travaille les questions de

¹ Plusieurs performances sont documentées dans, Dora Garcia, François Piron, *Steal This Book*, Paraguay Press, 2009

l'individu et de l'en-commun. Pour revenir à *The Inadequate*, le film, dont le sous-titre est *Joyce, la Psychanalyse et Trieste*, plusieurs tropes d'intersubjectivité le traversent. D'abord, la référence centrale à la figure de James Joyce est omniprésente. Comment Joyce s'inscrit-il dans une histoire de l'intersubjectivité ? Laura Palsechiar et James McCourt², tous deux associés à la Trieste Joyce School de l'Università di Trieste, expliquent dans le film que Joyce est traversé par des questions d'altérité et d'étrangeté. Il est irlandais, et en Irlande, déjà, il se trouvait à devoir parler une langue anglaise imposée par les Britanniques. Venu à Trieste à l'âge de 22 ans, et y séjournant jusqu'à 38 ans (1904-1920), il y vivait dans une langue qui lui était étrangère. Trieste, ville italienne, quasi-frontalière avec l'Autriche et la Slovénie accueillit dans les années où Joyce y était des immigrants de différentes origines culturelles et linguistiques. De plus, sa conscience de l'altérité comprenait aussi une coexistence quotidienne avec la maladie de sa fille qui souffrait de schizophrénie. À Trieste par ailleurs, on entendait déjà parler des théories que développait Freud au même moment. Laura Palsechiar parle même d'une rivalité créatrice entre les deux hommes qui tous deux s'intéressait à ce qui pouvait se penser dans l'inconscient, en dehors de la rationalité du langage commun.

Chez Joyce, qui intéresse Dora Garcia au point où elle consacre à son héritage artistique et intellectuel le troisième volet de sa trilogie, *The Joycean Society*, la langue, et les langues, sont fondamentalement à la base d'une recherche qui, au-delà de l'intersubjectivité, examinent les ressorts de la subjectivité et de sa polyphonie. Par la création littéraire, Joyce cherche à s'approcher au plus près de la manière dont l'inconscient pense. Et comme dans le rêve, l'inconscient pense d'une telle façon que cela peut sembler irrationnel, voire incohérent. Joyce cherche, et ce à travers les mots, à s'approcher de la complexité de l'émotion, telle qu'elle se manifeste au plus profond de soi. *Ulysses* (1922) et *Finnegans Wake* (1939), qui forment une parenthèse autour du séjour de l'écrivain à Trieste, sont des ouvrages où le texte, les mots, le mélange des langues, forment un canevas où la matière de la langue, des langues, s'est imprégnée. De la même façon que la langue que parle chacun est liée à la chair, aux tissus qui forment la singularité de chacun, la langue qu'écrit Joyce est une langue qui prend vie au plus profond des corps et de la psyché humaine.

Dora Garcia s'intéresse à Joyce comme phénomène littéraire et social. Dans *The Inadequate*, elle enquête sur l'œuvre, tout en mettant en scène une problématique d'investigation autour de la marginalité et de l'altérité. L'écrivain « multilinguiste » et chercheur de l'inconscient lui permet d'approfondir une quête qui se trouve campée au début du film. Il s'agit de la coexistence de l'un et du commun et de comment se développe, en prenant la singularité de l'individu, une ou des communautés, ce qui, seul, permet la survie. De façon analogue, dans *Le Monolinguisme de l'autre*, Jacques Derrida, en s'appuyant sur sa propre expérience d'Algérien écrivant en français, montre comment écrire dans une langue l'amène à se questionner sur elle, son usage et même les réverbérations politique qui s'y manifeste.³

Dans ce mélange de langues qui se chevauchent tout spécialement dans *Finnegans Wake*, mélange d'idées aussi qui s'entremêlent et surprennent à chacun des multiples détours que prend l'écriture, on pense au personnage central d'*Ulysses* qui est Leopold Bloom. Bloom selon Joyce est un juif hongrois, issu de l'incroyable diaspora qui est celle du peuple juif.

² James McCourt, *The Passionate Exile*, Thomas Dunne Books, 2001, et *James Joyce: Years of Bloom*, Lilliput Press, 2000.

³ Jacques Derrida, *Le Monolinguisme de l'autre*, Galilée 1996.

(Rappelons-nous qu'une des premières séquences du film *The Inadequate* montre le Cimiterio israelitico de Trieste.) Cette « itinérance » d'un peuple est caractérisée par des déplacements à travers le monde, de l'Inde, au Moyen-Orient, à l'Afrique, de l'Europe à l'Amérique. La judaïté est une condition empreinte de multiples cultures, de communautés qui se forment et se déforment pour se recréer ailleurs, là où se retrouvent des juifs de différentes origines. Ceux-ci se mélangent entre eux, mais aussi aux peuples qu'ils rejoignent. Cette puissante histoire, marquée par les déplacements, par la violence, par le racisme, le génocide, est aussi marquée par la quantité de grands penseurs et de grands artistes qui la jalonnent. Avec Leopold Bloom, Joyce crée un personnage à l'image de cette histoire. *Bloom*, comme le mot le dit en anglais, signale la mouvance qui caractérise cette histoire, celle de cette collectivité qui s'ouvre et se referme sur elle-même, dans un mouvement de va-et-vient, celle d'une graine qui sème à tout vent. Joyce, comme le dit Laura Pelsechiara, est un spectateur des rues de Turin, où il observe cette mouvance de communautés qui se forment et se reforment, poussées par un mouvement vers l'avant, un besoin d'échappement, un besoin de fuite, où tout simplement par le désir inhérent à l'individu et à la vie, de trouver son chemin, trouver sa voie.

Toujours dans le film, alors que John McCourt, cette autre autorité joycienne, raconte que Joyce est spectateur, mais qu'il cherche aussi un auditoire, on entend le groupe de théâtre *L'Accademia de la folia* de Trieste, que Garcia a filmé, faire cette fois des exercices de voix. Par le corps se trouve la voie⁴. Ainsi la thérapie qui s'est développée à Trieste s'appuie-t-elle en grande partie sur des exercices corporels. En retrouvant les profondeurs du corps, en laissant les rudiments de l'émotion et de la pensée surgir de l'intérieur du sens, on retrouve la voix, et la voie. La vie fait sens dans le surgissement de l'être, dans une manière d'être-au-monde que la « normalité » et la rationalité qui gouvernent le social refoulent.

Au-delà de la langue, Joyce cherche à comprendre/connaître/confondre les langues. Entendons-le au sens où il ne peut y avoir qu'une langue pour se comprendre, qu'une langue pour comprendre le monde. La psychanalyse s'intéresse aux profondeurs de la langue qui permet en en creusant l'usage de découvrir l'inconscient, et ce qu'un être peut être en réalité au-delà des apparences, et ce qu'il peut véhiculer comme sens, par rapport à lui-même, par rapport aux autres. Des psychiatres comme Franco Basaglia auquel Garcia s'est d'abord intéressé et dont les idées sont exposées dans le premier film de cette trilogie, ont tenté de réformer l'institution psychiatrique en valorisant la différence et l'altérité, allant jusqu'à chercher à créer une alternative aux institutions existante en organisant des communautés thérapeutiques. Ainsi s'est-il employé à développer des protocoles basées sur l'expression de soi et la reconnaissance de son corps, dans son individualité, dans sa singularité comme dans son rapport à l'autre aux autres. À la fin du film *The Deviant Majority* (qui porte aussi sur l'itinérance des idées de Basaglia jusqu'au Brésil d'aujourd'hui), on lit les phrases suivantes qui défilent alors que le film se termine, et qu'on voit un groupe de travail en assemblée. Ce sont des paroles dites par un des habitués de l'Ospedale psichiatrico de Trieste.

⁴ Les exercices sont inspirés de la théorie d'Augusto Boal pour acteurs et non-acteurs. « Ces exercices font partie de la théorie que Boal a développée au sujet du théâtre de l'opprimé. Théorie selon laquelle le théâtre est un instrument fondamental pour redonner un sens du pouvoir au marginal, et agir sur la réalité politique, tout en créant des communautés là où il n'y a que la misère. » (E-mail de Dora Garcia à Chantal Pontbriand, le 3 mars, 2013.)

*I don't feel disabled. I don't feel like a normal being able to compete in the market.
I am one of those humans who feel lost along the way.
I am a person who is constantly looking for myself.
I am someone who pushes psychiatry and its satellite disciplines.
To question what mental health really is.
I like madness, because the madman pushes humanity to question what happiness, inner
peace and solidarity are, because he is the reject of a society that needs to examine itself,
a big question mark, a rowdy dreamer, a masked utopian in a healthy society.*

Ce « rêveur », cet « utopiste masqué », ces expressions nous interpellent et nous amènent à interroger la condition actuelle de l'humain. Jusqu'à quel point peut-on encore rêver dans le contexte d'un environnement mondial axé sur le développement post-libéral du capital ? Cet environnement marchand, toujours plus puissant, infiltre toutes les sphères d'activités, muni d'armes comme la cybernétique et les technologies qui transforment le travail en travail immatériel, sinon, en rien du tout, vu les inégalités, problème endémique de l'économie mondiale actuelle. Qu'arrive-t-il de ceux qui ne veulent pas, ou ne peuvent pas suivre ? Quelle est la place de l'utopie ici ? L'utopie est-elle une arme, forte de désir et d'une propension vers l'avenir, vers le projet et le progrès ? Thomas More⁵ voyait en l'utopie une puissante arme de combat contre l'inertie, une arme de changement. Mais il y a de ça plusieurs siècles.

Comment donc prendre en compte aujourd'hui la « majorité déviante » ? Dans *The Joycean Society*, Dora Garcia filme un groupe de Zurich qui se réunit régulièrement pour lire *Finnigan's Wake*⁶. Il existe dans le monde un bon nombre de groupe de lecteurs de Joyce. Celui de Zurich, réuni autour de Fritz Senn au sein de la Fondation Joyce, existe depuis 1988⁷. Un cycle pour arriver à lire le livre une fois au complet demande onze années de réunions. La lecture est constamment interrompue par les commentaires des uns et des autres, donnant lieu à un laboratoire de discussion permanent. Le travail de Joyce sur la langue/les langues se trouve amplifié par toutes ces voix concertantes ou dissonantes. Chaque mot en amène d'autres dans un déferlement d'idées « suggérées ». La joute est incessante et productive, et elle ne se répète jamais, à l'image de la vie et du temps qui continuent sans jamais se répéter. L'objectif de la caméra de Garcia pénètre au cœur de cette microsociété qu'elle a appris à connaître et qu'elle a observé en participant à plusieurs sessions. Le texte de Joyce est peut-être proche du babillage enfantin, mais ainsi « performé » il prend des dimensions qui vont au-delà du langage commun et de sa pseudo réalité. Ici aussi, comme dans les exercices filmés de *l'Accademia della folia*, les interstices du corps et du sens se révèlent au grand jour. La langue retrouve ses origines, dans un semblant d'incohérence, le sens profond de la vie et de l'existence monte à la surface.

Ce film, qui délaisse quelque peu les fondements historiques ou les trajectoires géographiques des idées qui ont été explorées par les films précédents, se concentre sur l'observation d'une communauté rassemblée autour d'affinités. En l'occurrence, ce rassemblement autour de Joyce sert de substrat à l'élaboration d'un être-ensemble qui n'a aucune incidence par rapport à des raisons d'être économiques ou même directement politiques. Comme pour le théâtre de Boal, dont les exercices de *l'Accademia della folia* s'inspirent, ce rassemblement joycien forme une micro-communauté qui donne ses chances à chacun, qui va chercher dans la lecture et la parole échangée une dimension qui au bout du compte nous apparaît

⁵ *L'Utopie* de Thomas More date de 1516.

⁶ Joyce vécut à Zurich de 1915 à 1919 et de 1940 à 1941.

⁷ Voir <http://www.joycefoundation.ch/>

fortement et essentiellement biopolitique. La dimension politique qui s'exprime ici touche à l'exploration du potentiel de chacun, mais aussi du potentiel politique de l'en-commun⁸. Les énergies qui se déploient à partir d'une règle partagée entre tous, la lecture du texte de Joyce, signalent un potentiel d'être-au-monde qui est fondamental à la vie. La possibilité que tout et chacun a de lire le texte, d'en discuter, d'affirmer ou de répliquer, crée un mouvement de va-et-vient entre les participants, qui est mouvement de vie et pur potentiel d'être. La politique « politicienne », celle qui s'exerce lors des campagnes électorales ou dans les assemblées délibérantes des gouvernements, évacue trop souvent qu'autrement la dimension éthique de la politique, celle qui permet à l'autre de s'exprimer, « d'être là » dans son entièreté, ou dans l'entièreté fragmentée que chaque être représente. Qu'il s'agisse de cet « autre » en soi, ou de ces autres en face desquels nous sommes, peut-être que seul des situations de mise-en-réseau comme celle que montre *The Joycean Society* en permettent le surgissement, la mise-à-nue. Les micro-communautés construites autour d'intérêts communs, de passions communes, ouvrent la voie à d'autres existences, d'autres façon de penser et de voir, trop souvent ignorées ou même souvent empêchées par les pouvoirs en place.

⁸ Les idées qu'explore Dora Garcia se rapprochent à mon sens de celles de Michael Hardt et Antonio Negri dans leur dernier livre : *Commonwealth*, Stock, 2012. Les auteurs voient une alternative au malaise actuel provoqué par la crise économique dans la prise en compte de l'individu en réseau dans un monde qui serait davantage axé sur le biopolitique et l'en-commun. Martha Nussbaum élabore des idées connexes en insistant sur le rôle de la littérature et des arts pour cultiver l'imagination et élargir les horizons. Voir *Les Émotions démocratiques : comment former le citoyen du XXIe siècle ?*, Climats, 2010.